



14

L'arrestation

Le lendemain matin, quand M. Herpin eut inscrit la date au tableau et qu'il se retourna, il constata que tous les élèves de sa classe portaient une étoile jaune sur la poitrine. Colette avait aussi trouvé une boîte d'épingles pour les accrocher.

L'instituteur hésita un instant.

– Je comprends ce que vous cherchez à me dire, finit-il par déclarer, mais ça risque de

poser des problèmes. Vous ne pouvez pas garder ces étoiles. Beaucoup de choses ont changé... en mal.

Décus, mais confiants et respectueux de leur maître, les enfants obéirent.

Après l'école, Ernest et Jean rejoignirent Fernand et Muguet au repaire. Fernand était très remonté. Au village, il avait croisé Durand, qui avait promis de le dénoncer aux autorités sous prétexte qu'il ne portait pas d'étoile. L'Alsacien l'avait traité de larbin des Boches et avait détalé en lui faisant un bras d'honneur.

– Maintenant que je suis recherché, raison de plus pour mettre les voiles ! dit-il à ses amis.

– Ne vous emballez pas ! intervint Muguet. Faut attendre la prochaine grande marée. J'ai vérifié, c'est dans plusieurs semaines.

Ernest et Fernand affichèrent leur contrariété. Muguet insista sur les dangers de leur expédition. Tous les quatre bavardèrent très tard au repaire ce soir-là. Il faisait quasiment nuit lorsqu'ils se souvinrent du couvre-feu. Il fallait rentrer.

Jean se fit gronder par sa mère, qui l'attendait devant leur maison.

– T'as vu l'heure ? Je me suis fait un sang d'encre ! Puisque c'est comme ça, terminées les sorties, t'as compris ?

– Mais j'ai rien fait ! J'étais avec les copains !



Furieux, il rentra dans la maison en pesant. C'est vrai qu'au début, il avait eu peur de partir à Londres, mais maintenant il était bien motivé, et cet incident acheva de le décider : il serait du voyage !

Le jour suivant, après l'école, Mamili envoya Ernest et Colette chercher des œufs chez Jeanne. Le maire parlait dans la cour avec Pierre quand ils arrivèrent.

– Il faut partir maintenant pour la Relève, Pierre, déclara M. Guibert.

– Vous pouvez pas m'obliger, dit Pierre.

– Je sais, tu n'es pas volontaire, mais pense un peu aux autres : trois gars qui partent en Allemagne, c'est un prisonnier de libéré !

Pierre ne répondit pas. Au lieu de ça, il tourna les talons et rentra dans la maison. Il souleva la latte du plancher sous laquelle il avait caché son fusil, à l'arrivée des Allemands. Ses frères, sa mère, Ernest et

– Pas question que j'obéisse aux Boches, je préfère me battre.

L'aîné des Morteau fit quelques pas sur le côté pour contourner la maison, et partit en courant en direction des bois. M. Guibert haussa les épaules, résigné.

Les préparatifs du départ s'accéléchèrent pour les Robinson. Chacun des garçons confectionnait son sac secrètement. Ernest cachait le sien sous son lit. Mais Colette n'était pas dupe : elle se rendait bien compte que son frère manigançait quelque chose dont elle était exclue. Elle s'en ouvrit à lui, un soir.

– Je sais que tu vas partir... comme Pierre. Tu vas encore m'abandonner.

– Mais non, mentit-il. Je . .

Du menton, elle désigna le sac sous son lit, en sanglotant.

Ernest s'assit à côté d'elle et passa le bras autour de son épaule.



Colette le regardèrent s'en saisir, l'angoisse au ventre.

– Pierre! s'exclama Jeanne, aux cent coups. S'il t'arrive malheur, je fais comment ?

Il prit sa mère en larmes dans ses bras.

– Oh, Pierre, j'ai déjà perdu un mari, je ne veux pas perdre un fils...

– T'inquiète pas, M'man! Tout ira bien.

Gaston pleurait, lui aussi, et Marcelin serrait les poings en fixant le sol.

– Je reviendrai, les frangins, je vous le promets !

Pierre ressortit, fusil en main.

– Je suis obligé de partir, ma Côtelette. Je suis obligé.



C'est tout ce qu'il trouva à dire.

Un jour, au repaire, après l'école, Fernand manqua à l'appel.

– Vous savez où il est ? s'inquiéta Muguette.

– Je l'ai croisé, répondit Marcelin. Il allait dire au revoir à sa grand-mère, je crois ..

– Mais il est fou, il va se faire gauler, les Boches le cherchent partout !

Muguette, Jean et Ernest prirent leurs jambes à leur cou et foncèrent au village chercher leur ami. Hélas, ils arrivèrent trop tard. Un camion allemand était garé devant la maison de sa grand-mère. Deux soldats en sortirent en escortant Fernand. Ils le forcèrent à grimper à l'arrière.

Les trois Robinson étaient bouleversés. Ils assistèrent à la scène, bouche bée, impuissants. Lorsque le véhicule démarra, ils coururent derrière le camion en criant le nom de leur ami. Ce dernier les aperçut alors. Il leur adressa un signe de la main ainsi qu'un sourire résigné.